

Pierre Adrian

LES BONS GARÇONS

ÉQUATEURS

Du même auteur

La Piste Pasolini, Prix des Deux-Magots et Prix François-Mauriac de l'Académie française, Équateurs, 2016.

Des âmes simples, Prix Roger-Nimier et Prix Spiritualité d'Aujourd'hui, Équateurs, 2017 ; Folio.

Le Tour de France par deux enfants d'aujourd'hui (avec Philibert Humm), Équateurs, 2018 ; Pocket.

ISBN 978-2-84990-697-2.

Dépôt légal : juin 2020.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2020.
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

Prologue

« À cette époque-là, c'était toujours fête. »

Cesare Pavese, *Le Bel Été*.

I

Rome, dimanche 12 mai 1974.

C'était un jour bleu, un dimanche à tout foutre en l'air. Les filles riaient, serrées l'une contre l'autre sur la mobylette. Raffaella conduisait à fond les manettes avec le sentiment que rien de grave ne pouvait arriver. Et Maria Grazia s'accrochait derrière elle comme elle pouvait, sans savoir où abriter ses jambes. Ce dimanche-là, tout semblait permis. On se croyait déjà en été sous ce ciel bleu. Et le gémissement des goélands donnait des envies précoces de bains de mer, de longues journées à Ostie. À ne rien faire, être là simplement, retourner le sable avec ses pieds, s'aveugler de soleil. Regarder les garçons piailler derrière leur ballon. Et rire, rire beaucoup. Raffaella posa pied à terre devant la fontaine aux tortues, piazza Mattei. Le silence de la placette, déserte, était à peine brisé par le gargouillement de la fontaine et les voix lointaines qui résonnaient dans les cours d'immeubles.

Raffaella était celle qui tenait le guidon de la mobylette. À l'arrêt, sa jambe bandée soutenait la machine comme le ferait un motard chevronné. Elle était plutôt grande pour une lycéenne de son âge. Avec un regard triste sous d'épais sourcils déçus ; ils racontaient mal son obstination, sa joie désordonnée. Raffaella agissait, elle forçait les décisions, elle entraînait. Reste à savoir si faire des choix vous rend coupable. Il n'était pas dit qu'un jour cela finirait mal.

Agrippée derrière, qui lui ceinturait le ventre, Maria Grazia, plus fragile, semblait encore égarée dans l'adolescence. Elle l'était, sans subir l'ingratitude de l'âge. Elle avait la peau mate qui disait ses origines siciliennes, comme son nom plein de piété. Fille aînée, Maria était venue au monde telle une grâce accordée par Dieu. Maria aux cheveux longs et raides devenait noire aux premiers soleils. Ses lèvres déséquilibrées rendaient son sourire pareil à celui des princesses d'une peinture de la Renaissance. Étrange, inégal et séduisant. Sa prudence de grande sœur ne l'empêcherait pas de suivre Raffaella à l'aveugle. Elle aussi avait des envies de vie affranchie. Les deux filles n'avaient connu aucune guerre. Elles vivaient dans une époque où la liberté était devenue un droit. Elles s'en sortiraient, loin de leur faubourg à familles nombreuses, des odeurs de graisse et

de cuisine, de l'humidité des lessives. Elles prendraient l'autoroute pour l'Europe. Elles se laisseraient griser par la vitesse et les garçons. En stop ou sur le cyclomoteur de Raffa, elles partiraient.

Une ombre passa sur la place. Le soleil disparut un temps derrière un nuage nonchalant. Les filles quittèrent la fontaine où les tortues, figées, semblaient toujours prêtes à plonger. La mobylette chancelait, venait frôler le pas des portes. Maria sortit ses cigarettes. En porta une à ses lèvres. Elle tendit le paquet à Raffaella, profita d'une intersection, d'un bref arrêt, pour tirer sur la cigarette et se blottir contre son dos. Cela sentait le cuir et les parfums. Maria savoura la chaleur et la joie du tabac. Des cendres vinrent mourir dans la chevelure sombre de Raffa, courte, ondulée jusqu'à la nuque. Autour des filles, les murs du ghetto défilaient. Les murs aux couleurs de chair, crues, étaient trop hauts, trop serrés pour que le soleil se glisse longtemps dans la rue. Une bande de garçons tenta de leur courir après. Alertés par le moteur gaillonnant, les passants se retournaient.

Raffaella déboucha enfin sur le Campo dei Fiori. On rangeait les étals du marché dans une agitation inhabituelle. Entre l'apéritif et les cageots jetés à la diable. Les chiens mendiaient des restes. On balançait les légumes qu'on ne vendrait plus, on attrapait les derniers jambons pendus aux crochets des charcutiers. À la terrasse d'un café, une foule s'agglutinait autour d'un poste radio qui retransmettait le match du titre entre la Lazio et Foggia. Les commerçants de la région supportaient tous la Lazio. Une écharpe ciel et blanc avait été accrochée à la portière d'un triporteur. Un drôle avait même tenté de recouvrir la statue de Giordano Bruno d'un drapeau. Les filles se foutaient bien du foot. Pour elles, le Campo, c'était Jane Fonda le poing levé. Elles avaient vu les photographies de l'actrice dans le journal, il y a deux ans, au cours d'une manif. Raffa rêvait de ressembler à Jane. Devant son miroir, elle avait bien essayé de lisser ses boucles pour rabattre ses cheveux en frange. Cela permettait même de dissimuler quelques boutons. Mais ça ne voulait pas. Ses copines lui répondaient qu'elle était con, que sa chevelure rebelle et frisée faisait toute sa beauté. Alors tant pis pour Jane.

Elles débouchèrent sur la piazza Navona. Ici, l'humeur n'était plus au football. Ce 12 mai, on votait par référendum dans toute l'Italie. La démocratie chrétienne souhaitait remettre en cause la loi Fortuna-Baslini qui autorisait le divorce depuis quatre ans. On demandait aux Italiens s'ils voulaient, oui ou non,

abroger la loi. Depuis que la circulation y était interdite, la Navona était devenue le centre de la contestation. Les filles s'y retrouvaient à l'occasion, un peu par conviction. Surtout pour goûter avant l'heure à l'insouciance des foules, aux rencontres fortuites. La jeunesse en blue-jean traînait au pied des fontaines. Elle se mêlait à des jeunes mères de famille et à d'anciens militants communistes aux cheveux blancs. Un vieux couple s'attirait toutes les sympathies. Il tenait une pancarte ironique : « Nous voulons rester ensemble sans que la loi nous y oblige. » Une rumeur soudaine, et on se levait pour crier un slogan. Malgré le pessimisme de certains radicaux, la plupart des militants étaient convaincus que le « non » l'emporterait. Les derniers échos de Turin, Milan, Bologne ou Florence, les appels des familles, annonçaient la victoire avant les résultats officiels du lendemain. On avait juste des doutes sur le Sud et la Vénétie. Mais le vote catholique ou fasciste ne suffirait pas. On ne reviendrait pas en arrière. Le pays avait changé.

Raffaella laissa la mobylette à l'angle d'une rue. D'un pas pressé, elles regagnèrent la place à la recherche d'un visage connu. Ce monde était trop grand pour deux lycéennes des quartiers sud. Il appartenait encore à d'autres. Raffaella prit la main de Maria Grazia et s'enfonça dans la foule. De toute façon, un jour, elles auraient chacune un fiancé. Et on verrait leurs scooters zigzaguer sur la route de la mer, via Cristoforo Colombo. Un dimanche de mai comme celui-là, un jour bleu, ils iraient tous à la plage, le nez au vent, jusqu'aux cabanes d'Ostie. Non, mieux encore, jusqu'aux villas de Sabaudia. Et Raffaella se demanda pourquoi en mai, l'air était toujours rempli de promesses auxquelles on croit.

Il était six heures, à peine, lorsqu'une clameur soudaine la surprit dans ses pensées. Un bruit de foule, le hurlement de milliers d'hommes. Les filles se regardèrent, interdites et amusées. La clameur venait du nord.

II

Les voitures traversaient la piazza Euclide en klaxonnant. Elles filaient plein sud. Les radios hurlaient dans les bars et les tabacs. Des mômes couraient dans la même direction. Grâce à un penalty de Giorgio Chinaglia, la Lazio avait battu Foggia. Elle était championne d'Italie pour la première fois de son histoire. Un pied de nez aux clubs du Nord qui se partageaient le Scudetto depuis la fin de la guerre. Une révolution.

Matteo était celui qui somnolait à la terrasse du café, avachi sur une chaise à l'écart des copains, les yeux embués et les joues brûlantes. Ses Aviator pendaient au bout de son nez busqué. Derrière lui, au comptoir, Alberto payait sa tournée de gin tonics. La main en suspens au-dessus de la vitrine au néon, il tendait son fric au barman. Serré dans sa chemise blanche, Alberto était superbe, comme d'hab. Il faisait tomber les filles d'un simple regard. Avec sa tignasse noire, lisse, couleur corbeau, il avait quelque chose du Delon de *Rocco et ses frères*. Et un nez aquilin, parfait. Il avait la peau tannée, sans aspérité. Au moindre rayon de soleil, il devenait ténébreux. N'importe quelle sape seyait à son corps sec, et ses épaules hautes lui donnaient une allure franche, un pas décidé. En soirée, il fallait toujours en faire davantage, parce que Albè n'avait qu'à laisser venir. Il avait pourtant gâché ses années de lycée par une timidité malade. Bien élevé, poli : c'était la première chose que disaient de lui les professeurs et les parents de ses amis.

Matteo était un cas à part. Ses mauvaises boucles se tordaient sur son front dégarni, lui donnaient un air affligeant. En dépit d'une bonne éducation, la meilleure qui soit dans les grands établissements privés des Parioli, il n'avait jamais su se tenir avec les filles. Autant Alberto n'essayait pas, autant Matteo osait trop. On l'avait déjà trouvé ceinturant une jeune fille apeurée en soirée, ou forçant une autre à l'embrasser. L'alcool aidant, Matteo se transformait en bête. On ne savait pas d'où venait cette violence. On n'en parlait pas. Personne ne voulait s'exposer à ses colères.

Alberto avait rappliqué au coup de fil de Matteo. Il avait écarté ses fiches de révision d'un revers de bras et quitté la maison. Il déposa un verre en face de

Matteo.

« *Cazzo*, t'es déjà sec, toi...

– Allez, un dernier coup et on se casse. »

Sur la terrasse, la fine équipe était au complet. Il ne manquait plus que Gabriele. Mais lui, on ne le reverrait pas avant une paie. Il avait eu quelques errements. Une soirée qui dérape et des soucis avec la police. Il croupissait en maison d'arrêt. Bref, une autre histoire. Autour d'eux, les copains se levaient un à un. On payait les derniers verres. Les premières Vespa partaient. Ils étaient deux ou trois agglutinés sur la banquette en cuir. Matteo régla sa tournée et démarra le scooter au kick. Alberto monta derrière, après avoir salué Luca, le bizuth de la bande, qui cherchait dans le bar les clés de sa voiture. « Merde les gars, mon père va me tuer... » Luca retrouva les clés dans la doublure de sa veste. Ils étaient tous bourrés.

La piazza Euclide avait retrouvé un trafic de lundi matin. Avec la joie en plus. Les klaxons résonnaient autrement. On ne savait plus si on fêtait l'inévitable victoire du « non », le titre de la Lazio ou ce jour bleu qui annonçait l'été. Tout ça en même temps, sans doute. Le match s'était terminé peu avant six heures, au Stadio Olimpico, là-bas, sur l'autre rive. On n'avait jamais vu autant de monde se précipiter au stade. Les sans-billet avaient même gravi le Monte Mario pour tenter d'apercevoir un bout de pelouse.

À leur entrée sur le terrain, devant ces milliers de drapeaux bleu ciel, les champions avaient pris des airs effarés. Pourtant, les onze joueurs n'étaient pas des nouveau-nés. De Giorgio Chinaglia à Luciano Re Cecconi, l'équipe comptait dans ses rangs de sacrés tarés. Des professionnels de l'intimidation, tous porteurs d'arme, n'hésitant pas à improviser un foot de rue devant les prostituées, éclairés aux phares des bagnoles. Avec ça, les joueurs passaient pour des anticommunistes de premier ordre. Et sur le terrain, fallait bien dire, ils jouaient pas comme des danseuses. Ça taclait dur. On encerclait l'adversaire au moindre départ de baston. Ça ne pouvait pas déplaire aux garçons. Leurs matchs étaient des guerres. Et cette équipe de salopards, tout juste remontée de deuxième division, avait martyrisé la Juventus et l'Inter. Quelle blague...

À 17 h 52, la fin du match à peine sifflée, les tribunes avaient fondu sur le terrain. On avait poursuivi les joueurs jusqu'aux vestiaires. Pino Wilson avait été

soulevé par la foule. Il pleurait. Il avait fallu une escorte policière pour sauver le capitaine. Wilson et « Cecco » avaient fini nus, ou presque, suants, le maillot déchiré. On voulait tous un morceau des vainqueurs. Enfin, les tifosi avaient peu à peu quitté le stade, inondant les rues de Rome. Rendez-vous avait été donné, entre autres, piazza del Popolo. Sur l'écran géant du Stadio Olimpico, on pouvait lire : « Scudetto 1974 : LAZIO ». C'était tellement beau que ça faisait mal aux yeux.

Le départ en scooter était un rituel qu'Alberto n'aurait raté pour rien au monde. Matteo s'enfonçait dans le trafic, il avait la conduite sèche et rapide. Il parlait sans cesse, de biais, en se retournant vers Alberto. Il racontait mille conneries. Devant eux, la route devenait un détail. Ils jouissaient là de cette intimité indispensable à chaque amitié. Après avoir dépassé la faculté d'architecture, ils retrouvèrent la via Flaminia. La rue était encombrée. La foule se permettait tout. On grimpait sur les tramways à l'arrêt. On sortait du toit ouvrant des voitures, brandissant les drapeaux et des pancartes à l'effigie des joueurs. Un pétard claquait sans qu'on en soit surpris. Une bouteille explosait dans le caniveau. Tout le monde cherchait à s'engouffrer piazza del Popolo. L'épicentre de la joie.

Matteo se glissait entre les voitures et Alberto se baissa pour éviter un drapeau tendu sur la route. Une grande bourgeoise en décapotable klaxonnait à tout va, faisant rire les passants. À l'arrière d'une camionnette, une dizaine de joyeux drilles s'improvisaient chefs d'orchestre, faisant mine de diriger les voitures qui jouaient à touche à touche. Ils chantaient : « *Giorgio Chinaglia è il grido di battaglia !* » (Giorgio Chinaglia est le cri de guerre !) L'avant-centre de la Lazio était célébré en héros. Avec son visage de loulou, grossier, une gueule de boxeur de banlieue, sans cou, « Giorgione » avait semé la terreur dans les surfaces de réparation. Au meilleur buteur du cru, on devait bien une chanson.

La piazza del Popolo prenait peu à peu des airs de *Satyricon*. On sautait dans la fontaine, alcool en main. Alors les chemises devenaient transparentes, les peaux s'exhibaient comme à la plage. Matteo et Alberto valsaient, le scooter toussant à chaque coup d'accélérateur. Le reste de la bande traînait déjà autour d'un gigantesque baril de vin qu'on avait déposé sur la place. Alberto leva les yeux. Un drapeau *biancocelesti* flottait au-dessus de la statue de la déesse Roma. C'était comme si on l'avait dressée jadis pour fêter la victoire *laziale*. Et à ses pieds, la foule grandissait, sautant sur les voitures, ou souriant simplement, devant cette foire surréaliste.

Le ciel noircit. On entrait dans la nuit. Les klaxons s'éparpillèrent sur la via del Corso envahie.

Le lendemain matin, la vie reprit son train-train quotidien, à l'heure des premiers tramways. Avec le même cliquetis sur les rails, les mêmes étincelles. On croisait encore quelques gars défoncés après la nuit de fête. Ils regagnaient le hall des immeubles comme des cloportes. Ce jour-là, et le suivant, et toute la semaine, on avait peine à croire aux premières pages des journaux. « Lazio en rêve », titrait le *Corriere dello Sport*, qui rappelait que le club avait soixante-quatorze ans, comme notre siècle. « Penalty ! Et Rome s'est arrêtée... », lisait-on ailleurs. On connaissait l'heure exacte du but de Chinaglia, 17 h 21. Dès lors, les voitures et les bus avaient coupé le contact et allumé l'autoradio pour suivre la fin du match.

L'information partageait les gros titres avec la victoire du « non » au référendum. À 59,1 %, les Italiens avaient voté contre l'abolition du divorce. « Une grande victoire de la liberté », annonçait *L'Unita*. *La Stampa* titrait simplement : « L'Italie est un pays moderne. » Le dessin en noir et blanc d'un caricaturiste montrait une bouteille de champagne siglée du NON. Le bouchon prêt à exploser représentait le visage effrayé du dirigeant démocrate chrétien Amintore Fanfani, avec cette légende : « Le bouchon a sauté. » Sur la pancarte d'un militant on avait lu : « Aujourd'hui, j'ai gagné deux championnats. »

Il y avait eu des regards complices entre inconnus, des bourrades amicales en pleine rue. Des amours scellées, sans doute. Ce dimanche, on avait enterré un peu du vieux monde. Quelque chose avait changé.

Première partie

Été 1975.

Maria Grazia avançait en tâtonnant dans l'obscurité. Elle connaissait pourtant la chambre par cœur. Elle savait où dormaient ses petites sœurs, chacune blottie en boule sur son matelas. Toute chaude du récent sommeil, l'équilibre incertain, Maria Grazia ouvrit un placard pour attraper ses affaires. À l'aveugle, elle sélectionna ses dessous, une jupe et un pull-over. Souvent, Elsa ouvrait un œil et, la joue fixée à l'oreiller, elle regardait sa grande sœur se préparer. Elle devinait la robe de nuit qui naviguait d'un bout à l'autre de la chambre, dans l'odeur de renfermé, rassurante, nocturne. Une fois la porte close, Elsa retrouvait le sommeil, bercée par les voix chuchotées de sa sœur et de sa mère. Là-bas, dans la cuisine, au bout du couloir. Un autre pays, celui des gens debout. Une fois ou deux, elle s'était levée comme les grands, prenant la suite de Maria. Pour prouver qu'elle en était capable. Étonnée de la voir si matinale, sa mère lui disait, il est trop tôt ma chérie, tu vas t'endormir en classe... Elsa ne disait pas un mot. Elle se blottissait contre sa mère, et regardait la machine à café trembler sur le feu. C'était une petite victoire sur ses autres sœurs. Ainsi, elle avait l'impression de ne rien rater, de prendre part, elle aussi, aux confidences du petit matin. Mais peu à peu, elle sombrait dans une nouvelle nuit. Maria Grazia la ramenait dans la chambre. Et une éternité séparait encore Elsa de l'heure du cartable.

Maria buvait son café en silence, pendant que sa mère, décoiffée, en habits de nuit, s'affairait dans la cuisine. Elle attrapait le linge qui séchait sur le fil tendu entre les persiennes, triait les vêtements des sœurs. Elle réchauffait le pain de la veille, et rangeait le petit déjeuner du père, qui se levait plus tôt encore pour embaucher à l'usine. Puis elle préparait un deuxième service pour les enfants. Ils vivaient à dix dans l'appartement forcément trop petit. Maria Grazia était l'aînée, et ne quittait pas le foyer car son salaire aidait aussi ses parents. Où aurait-elle bien pu aller, d'ailleurs ? Elle n'aurait pas supporté le rythme d'une colocation avec des étudiants. Et à dix-neuf ans, elle ne se voyait pas encore vivre seule dans un réduit des quartiers périphériques. Alors elle attendrait que les copines bossent aussi pour envisager quelque chose. Mais toutes, elles étaient engluées

dans ce quotidien familial, bien obligées d'aider leur mère à nourrir et laver les derniers-nés.

L'après-midi, après l'école, le quartier était envahi par les enfants. Ils jouaient sur les terrains vagues, dans les chantiers abandonnés par les ouvriers, sous le regard fatigué des mères et des commerçants. On envoyait parfois un grand frère pour rétablir l'ordre au cours d'une partie de foot qui dégénérait. Les bandes de gosses déguerpissaient çà et là comme des Sioux. Et ils regagnaient leur cage d'escalier juste avant la tombée de la nuit, crottés, les genoux écorchés. Dans les odeurs de soupe, ils venaient se frotter à leurs pères fatigués, et les lumières s'éteignaient peu à peu dans les tanières, comme elles s'allumaient, ce matin-là, dans la Montagnola.

Maria Grazia travaillait au café de la gare d'Ostiense. Elle traversa le quartier, comme toutes ces ombres qui portaient d'un pas pressé. Devant l'église Saint-Paul, elle monta dans l'autobus. Mêlée aux lecteurs du journal, elle rêvassa, un peu éteinte, le front collé à la vitre. Elle aperçut, à gauche, les cheminées des usines à gaz, et la masse noire des magasins généraux. Elle pensa à son père, au travail déjà dans ce dédale ; au travail comme des milliers d'autres pères, d'autres frères, s'abandonnant chaque jour aux mêmes gestes. Comme elle, reproduisant le même trajet quotidien. Il n'y avait rien de grave à cela. Elle y était préparée. Elle savait, elle s'en était doutée, comme Elsa devait déjà s'en douter quand elle ouvrait l'œil à six heures. Maria Grazia esquissa un sourire en songeant à Elsa qu'elles avaient déguisée un jour en Patty Pravo. La petite caressait sa tignasse blonde, debout sur la table de la salle à manger, haranguant sa fratrie en chantant *La Bambola*. Maman lui avait lancé : « Tu seras une grande chanteuse, ma fille ! » Elsa en avait rêvé deux soirs de suite. Mais Patty ne se levait sûrement pas à l'aube. Peut-être même qu'elle allait au lit à cette heure-ci.

Maria sortit de l'autobus avant Piramide. Elle longea les rails jusqu'à la gare. Ça l'amusait, dans un certain sens, de marcher au rythme des attardés. Comme si elle s'apprêtait aussi à prendre un train. Elle passa dans les courants d'air, sous les arcades d'Ostiense et ses allures de hall d'administration fasciste. Elle regarda le tableau d'affichage des destinations. Viterbe, Salerne, Civitavecchia, Pise... De belles destinations qui masquaient, en vérité, des dizaines de gares de banlieue. Maria rêvait de partir un jour en Scandinavie, seule ou avec les copines. Sac au dos, elles feraient de l'auto-stop, traverseraient les Alpes, la Suisse, elles rejoindraient Hambourg par les autoroutes de la RFA. Là-haut, elles monteraient sur un bateau. Après, Maria ne savait plus bien si la Scandinavie,

c'était le Danemark, la Suède, la Norvège ou les trois. Et la Finlande ? Peu importe. Car en été, la nuit n'existait pas, et on se baignait dans une eau pure, pas crade comme celle d'Ostie. Il y avait ces bras de mer envahis par la forêt, dont le nom ressemblait à une marque de bagnoles américaines. Pour sûr, elles iraient. Quand elle songeait au bonheur, sa peau d'enfant, pâle, sans impuretés, se marquait d'une détermination certaine. Elle mordait sa lèvre inférieure, et semblait réfléchir gravement. Maria pensait que c'était une chose sérieuse d'être heureuse. Mais elle avait aussi dans l'idée que le bonheur ne se partage jamais tout à fait. Le choisir à plusieurs était une course perdue d'avance.

Elle s'arrêta bien avant les quais, et prit son service. Elle salua Daniele, son chef, enfila son tablier, et se précipita dans la danse des cafés matinaux. De sept à neuf heures, elle n'arrêtait pas. Aussi répétitif qu'un travail à la chaîne, aussi aliénant. Elle servait les derniers ouvriers, puis les employés, et quelques étudiants sur le tard. Maria Grazia déposait les soucoupes le long du comptoir, et se retournait pour prélever le café dans le moulin, visser la manette, déposer les tasses. Pendant que le café coulait, elle remplissait un évier. Ses gestes étaient calculés, rapides, optimisés. Le ronron du percolateur, le fracas de la vaisselle, le timbre de la caisse, le froissement du journal d'un client... Chaque bruit venait se heurter au faux silence du matin, à la rumeur des pas dans les couloirs de la gare. Maria n'était pas très causante. De toute façon, elle n'avait pas le temps de l'être. Sinon en fin de matinée, quand les cafés s'espaçaient en même temps que l'horaire des trains. Elle était capable de parler football avec un habitué, qui chaque matin achetait la gazette sportive en face. Quand il remplissait son ticket du Totocalcio, le vieil homme lui demandait conseil, les coudes sagement posés à l'extrémité du comptoir.

« Grazia, on parie quoi pour Bologne–Inter ?

– Si c'est à domicile, on parie la victoire de Bologne, Nello.

– Bologne, Bologne... L'Inter reste sur deux défaites. Une troisième de suite, tu dis ? J'y crois pas.

– Oh, Nello ! Pourquoi tu me demandes mon avis, alors ?

– Non, non, j'y crois pas..., s'obstinait le vieux, égaré dans ses paris. Et Torino-Roma ?

– Forzaaaa Roma ! » hurlait alors Maria Grazia en épongeant le comptoir.

Daniele rigolait, le kiosquier répondait « Forza Lazio ! », et le client hochait la tête, désespéré, les yeux braqués sur sa feuille. Le football était comme la météo, un moyen de parler de tout et de rien..

Daniele n'allumait la radio qu'à dix heures. C'était inutile avant, à cause du

bruit. Ce matin, on parla du procès de deux frères accusés du meurtre d'un automobiliste. Ils avaient battu à mort un père de famille à Torpignattara. Le motif du crime était dérisoire : une simple place de parking. Aujourd'hui, on vous lardait de coups de couteau pour une bagnole mal garée, pour trois insultes vitre ouverte. Les assassins étaient de plus en plus jeunes. Et s'ils ne venaient pas d'une autre périphérie, Maria aurait pu les connaître. Ils étaient fils d'ouvrier, comme elle. Car les chroniques judiciaires découvraient les masques et avaient une fâcheuse tendance à vous concerner. Le fameux « ç'aurait pu être moi ». La victime n'était plus un automobiliste. Il devenait le papa de deux fillettes de trois et sept ans, modèle d'intégrité et de générosité dans son boulot. Et les assassins étaient deux gars de la rue, des voleurs d'oranges qui avaient basculé. Ils prenaient aussi le visage d'un cousin, ou d'un voisin de palier ; ceux qui traînaient dans la zone, les poings dans les poches, donnant des coups de pied aux cailloux. Et qu'on retrouvait plus tard un flingue à la main. Pauvres mecs. On reverrait leur tronche dans quinze ans, une fois sortis des murs de Rebibbia. Ils ne reconnaîtraient même plus leur quartier.

En fin de matinée, le téléphone sonna. Daniele tendit le combiné à Maria Grazia. C'était Raffaella, qui proposait un cinéma le lendemain après-midi. Son père avait une livraison à faire dans le Nord, il pouvait les déposer aux Parioli. Ça les changerait de la Montagnola. Pour rentrer, elles se débrouilleraient. Les jambes tirées par les heures de service, Maria hésita. Les beaux quartiers, ça faisait vraiment loin. Pourquoi n'iraient-elles pas à l'ambassade juste à côté de la maison. À l'autre bout du fil, Raffa s'impacienta. Maria devinait la rumeur d'un bar derrière elle, un peu de musique. Elle soupira un « oui, d'accord... » pour ne pas paraître rabat-joie. Les filles se verraient le lendemain.

Raffaella raccrocha le combiné. En traversant la pagode, elle s'arrêta devant le baby-foot. Des garçons chahutaient. L'un d'eux commentait :

« Facchetti en retrait pour Dino Zoff. Le gardien hésite. Il redonne à Facchetti. *Capitano*, que va-t-il faire ? Que fait Facchetti ? Sur l'aile pour Rivera, c'est bien joué. La Squadra Azzura s'approche du but allemand. La balle dans les pieds de Gigi Riva. Riva... Riva pour Boninsegna, notre « Bonimba » national. Bonimba pour Riva, le une-deux. Gigi Riva... Riva, la frappe !! C'est contré. En deux temps, nouvelle frappe !!! Goal ! Goal, goal, goal, goal !!! Gigi Riva, Gigi Riva ! »

Ils s'étreignirent comme s'ils avaient réalisé le match du siècle. Les garçons sautaient les uns sur les autres, frappaient le baby-foot, faisant gicler les verres. La cendre et les mégots volèrent sur le terrain, sur les pauvres joueurs en bois pendus aux manettes rouillées. Raffaella haussa les épaules et s'en alla. En slip de bain, torse nu, la peau suante et les bras poissés, les mêmes électrisaient la pagode. Ils frimaient, et leur séduction était à la hauteur de leurs moyens. Gagner une partie de baby sous un ciel épais, épiés par des petits frères jaloux. Ils étaient maigres, ils avaient la peau noire, accablée de soleil, usée par les boulots à deux balles, les combines de ferrailleurs. Ils s'offraient un week-end de vacanciers. Le droit de rôtir sur le sable noir d'Ostie, de râler dans les bouchons ; pour une fois, le droit d'aller dans le sens de tous les autres. Du baby-foot, les filles se foutaient bien. Elles restaient collées au juke-box, de l'autre côté de la pagode. Elles attendaient qu'un garçon vienne y glisser un jeton, et balançaient les hanches, faussement peureuses, sur le dernier tube de Caterina Caselli. Elles se parlaient de bouche à oreille. En maillot de bain, jupe paréo, elles tapaient le parquet mouillé avec leurs escarpins bon marché. Au bord de la mer, elles retrouvaient les bandes du quartier. On reproduisait sur la plage le même jeu qu'au pied des immeubles, les coups d'œil et les messes basses.